

les armes vigoureuses qu'on avait à lui opposer. Mais d'un autre côté, devenir prisonnier sans combat lui paraît un trop grand ignominie pour qu'il puisse l'accepter. Comme une vingtaine d'assaillants sont prêts à l'environner sans tirer sur lui pour voir la gloire de le traduire vivant devant la justice, Orfino, par une adroite feinte, s'échappe du cercle qui est prêt à l'environner, et se frappant avec force de son poignard, il se perce le cœur en frémissant de rage et en mêlant au râle de le mort le nom de Marie.

Il tombe, on court sur lui, on l'atteint, mais on ne trouve plus qu'un cadavre, et c'est en vain qu'on veut le rappeler à la vie; la pâleur livide du trépassé est déjà sur son visage. Alors tout combat cesse; on dépose Orfino sur un brancard qu'on a fait à la hâte avec des branches d'arbres, et la forte armée sortit du bois, conduisant les trois prisonniers liés l'un à l'autre avec de fortes chaînes.

C'est ainsi que se termina la vie infâme d'Orfino. Ses compagnons subirent bientôt à leur tour une mort ignominieuse, et le reste de sa bande, dépourvu de son chef et poursuivi sans cesse par les agents de l'autorité locale, se dispersa au loin et dévra le pays de sa redoutable présence.

Ce fut sans doute Marie à qui cet tragique aventure causa la plus grande émotion, puisqu'elle seule l'avait provoquée sans le vouloir. Elle en fit une maladie violente; mais les soins et les caresses qu'elle reçut avec prodigalité créèrent chez elle un prompt rétablissement. Ses parents profitèrent de sa guérison pour conclure une union qui devait assurer son bonheur, et, peu de temps après, on vit arriver au pied des autels Marie et M. de Rostang pour y recevoir la bénédiction nuptiale. Ce fut une véritable fête pour tout le pays; car les vertus de Marie étaient trop connues pour que quelqu'un pût rester froid pour elle en ce beau jour. La pauvre fille, heureuse enfin après tant d'infortunes, n'oublia pas l'honnête homme qui lui avait donné place dans son auberge avec tant de générosité. Après ses parents et son époux, ce fut celui qu'elle traita avec le plus d'égards et de bonté.

Roger obtint une forte récompense tous ceux qui avaient concouru à l'arrestation des assassins, reçurent aussi le salaire dû à leur courage, et, pour remercier le ciel d'avoir protégé plusieurs fois sa fille d'une manière si éclatante, M. de Salignes rassembla tous les pauvres des environs, leur fit dresser une bonne table, et, à la fin du repas, ne les laissa partir qu'après leur avoir distribué quelques aumônes.

La s'arrêtèrent toutes les vicissitudes de Marie, et la carrière la plus heureuse et la plus brillante commença dès lors à s'ouvrir pour elle. Elle trouva dans la personne de M. de Rostang l'époux le plus accompli. Pour comble de félicité, elle ne tarda pas à devenir mère,

et chérie et respectée dans tout le pays, elle fit constamment l'admiration ou l'appui de tous ceux qui l'environnaient.

Ne désespérons jamais de la bonté du ciel. Si les plus beaux jours s'effacent, les jours de deuil ont aussi leur fin. Heureux celui qui sait rester calme avec sa vertu dans l'adversité, et qui sait trouver pour la combattre une arme dans la pureté de sa conscience. Tôt ou tard le bonheur vient couronner ses efforts.

FIN.

LE GROGNARD.

MONTREAL, 25 FEVRIER, 1882

Elections.

Au moment où nous mettons sous presse nous apprenons le triomphe de nos deux candidats par de fortes majorités. Hourra pour Beaudry! Hourra pour Beauvoil.

TELEGRAPHIE.

ACCIDENT TERRIBLE.

Grande excitation à Québec.

EST-CE UN ASSASSINAT?

Québec, 1er mars.—La ville est plongée dans un émoi extraordinaire causé par un rapport disant qu'un nommé Ross venait d'être victime d'un accident, sur le chemin de fer du Nord, près de Champlain. Un nommé Robertson a trouvé la mort sur le Q. M. O. & O. dans des circonstances analogues il y a environ trois mois. Dans les deux cas on a cru voir à l'œuvre d'un assassin. La dernière fois que Ross a été vu il était sur la plateforme d'un wagon. Il semblait avoir une querelle avec deux de ses compagnons dont l'un s'appelait Sénécal et l'autre Chapeau. Dans la discussion ces derniers lui disaient: Faut que tu te soumettes ou que tu te démettes. Ross aurait répondu: Je débarquerai plutôt. Il est tombé sur la voie et il a été écrasé par le train.

Sénécal et Chapeau ne veulent rien dire.

On croit qu'il a été poussé hors du train tout comme Robertson.

On attend ici le reporter du *Grognard* pour commencer l'enquête. Le détective J. B. Emond dit qu'il ne connaît pas les coupables.

En lisant la *Gazette* de Montréal mercredi matin nous avons lu une lettre dans laquelle on disait que le Pape aurait l'intention d'aller se fixer à Québec avec sa cour.

Nous nous sommes empressés de télégraphier à notre correspondant

romain qui nous adresse la réponse suivante par le cable transatlantique:

Rome 1er mars.

A été question d'un pareil voyage, mais chose pas praticable à présent. Faut attendre que Cour ecclésiastique soit ouverte à Québec pour punir tous les ennemis de Laval à Montréal. en donnant rôdeux de coup. Sans ça aura danger pour Cour Romaine.

Signé, L.....

Un poète du pays.

Le *Grognard*, on dépit de son nom, n'est pas triste par tempérament, et pourtant une profonde morosité s'est enparée de son cœur lorsqu'il a vu luire ce que V. Hugo appellerait un lumineux obscur dans la sombre constellation poétique dont le terne éclat décore notre firmament littéraire. J. A. Bélanger est le félibre. Il est d'Ontariois et le proclame. O vous qui passez ne pleurez pas sur le *Grognard*, mais plutôt sur ceux qui commencent la lecture des nouveaux poèmes et persisteront dans leur entreprise. Dieu pardonnera à l'auteur en considération de la pureté de ses intentions; mais la miséricorde n'entre pas dans nos attributions et nous ferons connaître ses infamies. Puisse la lecture en être fatale à nos ennemis et à nos créanciers! Puisse le sort de ce scélard servir de leçon à ceux qui seraient tentés de consacrer à l'édification d'œuvres semblables des forces et une énergie dont le pays a tant besoin pour le défrichement de ses terres incultes et la colonisation de ses plaines désertes.

Nous voulons procéder à petites doses et ménager nos lecteurs; mais nous ne pouvons nous empêcher de publier d'abord les deux sonnets qui ornent le frontispice de l'ouvrage, afin qu'on s'imprègne bien tout de suite de l'esprit qui anime l'auteur.

Voici le premier:

L'AUTEUR ET SES VERS.

L'auteur.

Sur un Pégase étique et que rien ne décore, Tendre au Parnasse, moi!

Ses vers.

Tiens... comme narrateur.

Si ton Pégase amuse, il ira; mieux encore.

Les Ris le porteront...

L'auteur.

Au pied de la hauteur.

Ses vers.

Par une raillerie où notre voix t'honore, Tu tends à dégouter d'avance le lecteur; Lui seul peut démentir ta dure métaphore...

L'auteur.

Personne n'oserait me traiter de menteur.

Ses vers.

Je sera bientôt fait; cosse de nous contraindra.

L'auteur.

Assez longtemps, c'est vrai, j'ai voulu vous restreindre. Aux plaisirs de famille, à l'humble demi-jour.

Allez, courez le monde... et qu'il vous soit prospère. Trouvez le démenti promis à votre père; Faites fortune enfin ailleurs plus qu'à ma cour.

Voici maintenant le second:

Lecteur,

Comme tu vois, mes vers me donnent espérance, Ne pouvant plus jouir de ces enfants gâtes, Et puis sachant combien grande était leur souffrance De vivre en mes cartons, je leur ai dit: partez

Et les voilà partis... peut être pour la France... Ce ne seront pas là qu'il seront maltraités O non! mais s'ils y vont avec trop d'assurance, Ils pourraient bien, ces chers! être fort mal goûtés...

Advienne que pourra, je leur ai lâché bride, Non pour que l'ami chose en perde une ride... J'ai voulu qu'avec eux l'enfant se récréât.

En outre, cher lecteurs, les lançant dans le monde, Je ne leur ai pas dit, par prudence profonde: Vous êtes sans défaut, faites-moi lauréat.

Vous avez là immédiatement une idée du génie, de la finesse et des ambitions modestes de l'auteur. Et il a des enfants! et c'est à eux qu'il dédie ces choses! Pourvu qu'il laisse les nôtres tranquilles, et que les siens ne suivent pas son exemple!

M. Bélanger a entrepris d'ajouter le charme de la poésie et les grâces de la versification aux mille et une histoires vermoulues qui courent notre pays.

Admirez la façon dont il agrémente le récit:

POURQUOI M. BLAISE NE RIT JAMAIS.

Vous ne riez jamais! La raison, monsieur Blaise? —J'en serais souvent aise, Comme les autres mais... —Mais, que voulez-vous dire? Quand le cœur vous en dit, N'avez vous pas crédit, Comme un autre, de rire? —Ce n'est pas ça garçon; Mais trop ce fol usage, Chiffonne le visage..... N'ai-je pas bien raison?

Et voilà comment M. Bélanger a de l'esprit!

On a remarqué que M. Bélanger appelle—c'est son droit—ses vers ses enfants. Or le poète a à Québec un sien cousin qui pratique le libre échange, puisqu'il sent le besoin d'écrire à ce cousin et ami:

"Tu m'annonçais hier l'envoi d'un baril d'huîtres, Pour prix, c'est généreux! de ou trois épitres." Que je te fis en vers.

On ne pourrait mieux payer. Dans cette épître, le poète vous apprend que la presse à son estimé. La presse la lui rondra, car elle peut s'en passer.

Voici encore une aventure spirituellement racontée:

CAUCHEMAR DE BLAISE.

B. aise, couché sur son étroit beau- det, Dormait un soir assez mal à son aise. Ce mauvais somme, à coup sûr dépendait D'un songe affreux que faisait l'ami Blaise. De ses deux mains qu'il crispait fortement, Il se tenait au cadre de sa couche; Ses dents claquaient, d'effroi probablement, Quoiqu'il ronflât du nez et de la bouche... Quand tout à coup (je transcris son rapport) Blaise se voit à plat ventre par terre, Son lit sur lui... Par un puissant effort, Croyant tomber dans un large cratère, Il s'était mis à rebrousser chemin, Et, comme on voit, à prendre la tangente... Il la prenait, dans un bond surhumain, Par une route on tous points divergente.

Goutez-vous bien le sel?

M. Belanger ne néglige pas le mot du terroir: il nous parle volontier d'un barbier qui "serre ses doucines" et de quelqu'un qui va au balustre.

Voici encore un morceau d'esprit. C'est à la page 14:

SON ET SON.

Un jour un compagard, Qui de peu s'embarrasse, S'adresse, par hasard, Au bedeau d'une place: —Où donc vendon du son? Dites-moi ça, morguène! De chercher, mon garçon, Epargnez-moi la peine.... —A donner, tant et plus, J'en ai, dit le messire: Celui d'un angelus Pourra-t-il vous suffire?

Un autre. C'est adressé à une jeune fille. Il s'agit d'un songe dans lequel un ange intervint. C'est le poète lui-même. Oyez:

L'ange aussitôt, venant à moi Et voulant savoir ma pensée, Me dit: Eh bin! qu'en dis-tu, toi? Alors je vous prends à brassée.... Vous me dites: "Charles, sans bruit, " Volons aux voutes de l'Eglise. " Mais à ma mère, avant la nuit, " Je dois par l'ange être remise. L'ange à ces mots, pourtant, s'enfuit... Mais bien vite je prends sa mise.

Alors on pressant votre main, J'en vois jaillir mille étincelles Je suis plus un être humain, Car je suis l'ange... j'ai de ailes.

Eh! poète! il n'y a pas que les anges qui ont des ailes; les oies en ont aussi.

Assez pour aujourd'hui. Nous y reviendrons: car nous ne sommes rendu qu'à la page 21 (il faudrait citer tout sans commentaire), et le volume en a 217.

L'honorable député pour le comté de Selkirk pendant la séance où Sir Leonard Tilley a fait son exposé financier, avait pris plusieurs *chnuffers* dans la buvette parlementaire. Il en avait tant pris qu'il se poivra d'une terrible façon. Il alla jusqu'à allu-